

Didier Vinches

Rendons-nous la vieillesse !

D'un accouchement social douloureux vers un projet relationnel personnalisé interactif

Regarder en face la vieillesse ou considérer notre propre vieillissement est très difficile dans notre société ; pourtant de cet approvisionnement de l'avancée en âge dépend l'avenir de nos parents, et donc le nôtre et celui de nos enfants.

« **Q**ui d'entre nous n'a pas été sous le choc de voir un oncle, une tante, une mère ou un père finir tristement ses jours dans un centre d'accueil ? Le déni que nous faisons de ces situations intenable n'a d'égal que l'immense culpabilité collective réprimée. Et une peur bleue de se retrouver dans la même situation. Cela n'a pas de sens mais c'est ainsi que le monde que nous avons organisé fonctionne » (Lebrun, 1998 p 29).

Qu'elle se nomme troisième, quatrième ou cinquième âge, qu'ils s'appellent seniors, aînés, vieillards, septuagénaires, octogénaires...centenaires ou bien encore anciens, la vieillesse et les vieux viennent de naître.

Naissance de la vieillesse

La vieillesse se révèle à nous non pas comme un état, mais comme un phénomène social de masse que certains qualifient de « peste grise ». Quelle est la nature de cette invasion qui pourrait menacer notre équilibre sociétal (poids économique, enjeu politique, crise identitaire et culturelle) ? Que faire de cette inquiétude externe qui concerne le présent et la dimension sociale mais aussi interne au regard d'un futur qui a toute les chances de nous rattraper ?

Longtemps les vieux ont été peu nombreux, ils ont pu être successive-

ment ou en même temps vénérés, oubliés, intégrés, enfermés...L'effet de nombre, caractéristique importante de nos pays industrialisés, est une donnée récente au plan de l'histoire démographique. « L'espérance de vie a autant gagné en un siècle qu'au cours des cinq mille ans précédents » (Puijalon-Veyssset, 2000, p. 5) Cette croissance vertigineuse s'est développée par phases successives...

Avec l'industrialisation on a rapidement fait coïncider le seuil de la vieillesse avec celui de la retraite (le démographe Alfred Sauvy propose en 1928 un seuil de la vieillesse superposé à la cessation de l'activité salariée). La retraite devient synonyme de vieillesse, qui se construit donc par opposition au travail.

Dans ce modèle, le vieux n'est plus productif, et dans une société construite autour du travail, une fois le temps salarié accompli, il restait en moyenne une dizaine d'années de vie et la vieillesse était alors synonyme de « repos bien mérité ».

C'était « le point de croix, la pêche ou la partie de pétanque ».

La vieillesse pouvait être un moment de *déprise*, de détachement et son image était plutôt positive.

Aujourd'hui, à ces mêmes âges, l'image de la vieillesse, c'est : « Internet, les voyages et le bénévolat ».

Cette vieillesse-là est sur-valorisée (aide financière et matérielle aux enfants et aux petits enfants, épanouissement, autonomie...). Cette image très positive ne correspond pas toujours à la réalité des situations individuelles et surtout rejette la « vraie vieillesse » ; celle qui intègre une part de notre propre finitude dans son accommodation individuelle et son acceptation sociale.

Dépensez sans compter...

Nous semblons exiger que les gens âgés dépensent sans compter... sur les autres ni pour les autres...

Aujourd'hui, la période de vie après la retraite s'est considérablement allongée et un décalage manifeste apparaît avec l'image de la retraite « repos ». « Aujourd'hui, les âges sont désynchronisés. Alors que la limite biologique a reculé grâce à l'amélioration de l'hygiène de vie et aux progrès de la médecine, la limite sociologique a avancé puisqu'on peut être exclu du marché de l'emploi dès la cinquantaine, pour cause d'obsolescence. » (Puijalon et Trincaz, 2000, p. 10).

La vieillesse prend son temps, si l'on considère qu'elle débute au soir de l'activité professionnelle, mais elle peut aussi se raccourcir si elle est assimilée aux situations de dépendance.

On nous demande de ne plus être des vieux, mais des seniors, consom-

mateurs de biens et de services, qui font du jogging ou du rollers... On a recours à la chirurgie esthétique, il faut rester performant, dynamique et compétent (les voyages sexuelle, le viagra, dynamisme et en état de performance sexuelle, les universités nous éveillent intellectuellement...). Ce dictat social nous demande de dépenser notre énergie, notre argent, pour mieux nous effacer, c'est à dire pour ne pas compter pour la société et ses dépenses publiques.

Les mots de Corneille « Oh ! vieillesse ennemie... » (Don Diègue dans *Le Cid*, acte 1, scène 4) résonnent, pour la première fois dans l'histoire, au-delà de l'intime, dans une vibration amplificatrice au sein du corps social.

On n'a plus le droit de devenir vieux quand le slogan de toute une société est : « Restez jeunes ! »
 Cognition de la vieillesse par toute une société, pourrait nous laisser penser, qu'il suffirait de rester jeune pour ne plus être vieux.

Jusqu'au XIX^{ème} siècle, on décédait à tous les âges de la

La vieillesse, maladie mortelle

vie ; la mort n'était pas une affaire de vieux. Aujourd'hui, la mort semble être accrochée au grand âge (en France, on meurt après 70 ans dans 61 % des cas alors qu'au XVIII^{ème} siècle on mourait à tout âge 24% avant 5 ans, 25% de 5 à 20 ans 27% entre 20 et 69 ans, 24% au-delà de 70 ans). « La vieillesse cesse d'être une époque normale de la vie pour se transformer en une maladie mortelle à éviter à tout prix en ne devenant pas vieux et en ne fréquentant pas des vieux que nous ne voulons pas admettre que la vie est une aventure dont on ne sort pas vivant... » (Maisondieu, 1996)

Notre culture de l'allongement de la vie portée par le discours biomédical et relayé par les médias, nous confronte de moins en moins à notre réalité d'êtres mortels.

Pourtant avancer en âge nous convoque à un échange de plus en plus présent avec celle que l'on redoute et dont on se détourne : la mort. Elle est rarement évoquée directement par les personnes âgées, mais elle est souvent présente implicitement dans leurs gestes ou dans leurs propos. A l'image d'une société « thanatophobe » qui, à l'exception des petites communes rurales, a évacué la mort de sa vie quotidienne et de sa conscience, ceux qui s'en approchent n'en parlent guère même s'ils la savent présente au fil des disparitions successives d'amis, de voisins, de parents.

Dans une société qui occulte et rejette autant la mort, on ne peut pas être trop visiblement mortel pour ne pas angoisser les autres. Il est nécessaire



Madeline F., 96 ans

de cacher les stigmates de sa vieillesse. Elle pourrait parfois être assimilée à une maladie honteuse qui serait susceptible d'être contagieuse ; il faudra alors, pour ne pas la rendre, éviter de rencontrer des vieux.

S'il est possible de se mentir, de ne pas se voir, de se dissimuler à soi-même, il est beaucoup plus difficile de se cacher de l'autre. C'est ce regard extérieur qui signifie notre vieillissement et nous invite à réaliser ce que l'on s'efforce de dénier.

Pour se supporter et être accepté, il faut se déguiser en jeune, grimer son visage, masquer sa dépression, s'amuser de son angoisse, comme un clown triste... Jusqu'au moment où on ne peut plus faire le « cirque », la représentation n'est plus possible (il devient impossible de cacher son âge), alors, bas les masques...et il ne reste plus qu'à disparaître...

Après les retraités, les seniors, les vieillards dépendants sont la troisième figure de la vieillesse, beaucoup moins valorisée et souvent cachée. Pour eux la vieillesse c'est : « Le dévalorisé fauteur et les médicaments »

Cette image est tellement dévalorisée qu'elle est insupportable à la société. On peut se demander si les dérives de cet apartheid ne conduisent pas certaines personnes âgées à fuir cette réalité en attendant à leur vie (11000 personnes âgées de plus de 55 ans se sont suicidées en 1999, 50% du total des suicides en France) ou en basculant dans la dépression ou la folie (Debout, 1993).

La vieillesse est encore trop souvent assimilée à une maladie, un symptôme qu'il faut soigner. On a médicalisé la vieillesse au point de faire parfois de la « gestion des corps usés » selon l'expression de Bernadette Puijalon ; on ne prend plus en compte la réalité psycho-affective et sociale de la personne âgée. On ne l'aborde plus ici dans sa globalité mais nous nous occupons de ce corps malade que nous devons guérir.

L'image de la vieillesse se construit sur une réalité qui comprend des aspects d'ordre biologique, démographique, économique et politique. Elle se construit aussi sur la représentation plus ou moins positive de l'imaginaire social. Elle est aujourd'hui l'envers du décor, le contre-modèle de l'Homme idéal qui doit être jeune, beau et très dynamique.

La vieillesse est le plus souvent synonyme de détérioration et associée étroitement à la pathologie. Elle est appréhendée du côté de la perte, d'une entrée dans la dépendance (perte des capacités mentales, perte de la mémoire, perte des relations sociales, perte des capacités physiques...).

Cette image involutive de la vieillesse pèse sur les représentations sociales de la vieillesse et conditionne « l'apartheid social » des personnes âgées...

Vers un projet solidaire...

L'avènement de la vieillesse se présente comme une naissance à risque dont il

convient de ne pas minimiser les agents sous peine de voir arriver le spectre de l'âgisme (le Larousse universel a consacré ce terme en 1989 : « attitude de discrimination ou de ségrégation à l'encontre des personnes âgées »). La vieillesse semble cesser d'être un moment de la vie inscrit dans un parcours, le chemin naturel du vivant mais une catégorie de personnes qu'il conviendrait de prendre en charge.

Comment accepter que ces vieux nous donnent en cadeau notre jeunesse et que nous ne puissions leur rendre leur vieillesse et du même coup la nôtre ?

Jamais une société n'aura tant fait pour ses vieux économiquement et socialement (les derniers décrets d'application de l'Aide Personnalisée à l'Autonomie du 20 novembre 2001 en sont une preuve) tout en maintenant paradoxalement un regard profondément négatif (ils sont en trop grand nombre, le coût de prise en charge est élevé pour la collectivité, leurs valeurs et leurs savoir-faire sont inadaptés au monde actuel).

Les sociétés occidentales envisagent la vie humaine en périodes successives où après des phases de croissance, de maturité, d'apogée, viennent le déclin, la chute avant la fin inéluctable et irréversible. Alors que dans certaines sociétés, c'est un processus continu qui permet de progresser, de cumuler des qualités et de l'expérience.

Le constat de la désaffiliation inhérent à l'image dévalorisée et à la perte de tout rôle social n'est pas inéluctable.

La charte des droits et libertés de la personne âgée dépendante (texte rédigé en 1997 par la Fondation Nationale de Gérontologie) conclut : « lorsqu'il sera admis par tous que les personnes âgées dépendantes ont droit au respect absolu de leurs libertés d'adulte et de leur dignité d'être humain, cette charte sera appliquée dans son esprit ».

Que peut rendre une personne âgée ? Quels sont les cadeaux naturels de la vieillesse ?

Les personnes âgées ont des besoins d'aide de type maternelle, psychologique, médicale, sociale ; mais au-delà de cette assistance, il est sans doute important pour eux — et pour nous — de considérer ce qu'ils peuvent rendre humainement à l'heure où nous avons un besoin cruel de relation à l'autre et où, dans le même temps, nous rejetons ceux qui pourraient nous le donner.

Peut-on appréhender ce contre-don pour lutter contre la gérontophobie ambiante, en redéfinissant la place du grand âge et en acceptant ainsi l'idée de notre propre vieillesse ? Entendra-t-on l'histoire des personnes âgées, racontée par elle ou un proche ? Regardera-t-on ce passé qui fait

l'unicité de la personne, cette mémoire qui nous projette dans notre propre avenir ?

Est-on capable de développer la recherche, l'information et la formation sur les étapes de l'avancée en âge, de donner la parole aux vieux, de développer les échanges entre générations, de soutenir les familles, de favoriser un accompagnement solidaire afin de participer à l'éducation contre l'âgisme ?

Si les vieux ressentent le vide, c'est peut-être que nous avons une vision de la vie qui est vide. « J'ignore comment vous vivez, mais vous vivez comme j'ai vécu moi-même et comme tout le monde vit, le plus souvent dans les ténèbres et à côté de soi-même, toujours esclave d'un but, d'un devoir ou d'un projet. » (Hermann Hesse).

Leur rendre la vieillesse, la réinstaller dans l'espace social, c'est nous resituer dans la chaîne de la vie, s'est pouvoir nous projeter, nous réapproprier l'espace temps, reconstruire un cycle de vie cohérent et solidaire. Ceci sans devoir nécessairement courir éperdument après la reconnaissance individuelle par l'avoir, occultant du même coup, tous les signes de « dépendance » aux autres, tuant par-là même, toute idée de fraternité humaine ●

Bibliographie

Amyot J.-J., *Travailler auprès des personnes âgées*, Paris : DUNOD, 1998

Bourdelais P., *L'âge de la vieillesse. Histoire du vieillissement de la population*, Paris : Odile Jacob, 1993

Debout, *Rapport : le suicide*, Conseil économique et social, section des affaires sociales, 6 juillet 1993

Guinchard-Kunstler P., *Viellir en France*, juin 1999, Rapport au Premier Ministre

Joël M-E., Martin C., *Aider les personnes âgées dépendantes*, Paris : ENSP, 1998

Lebrun P., *La déesse et la panthère : chroniques d'extrême Occident*, Montréal : Roseau, 1998

Maisondieu J., « Personne âgée personne à cacher », *VST*, 47, 1996

Pitaud P., *Gérontologie sociale : pour une éthique de la formation*, Toulouse : Erès, 1999

Puijalon B., *La parole des vieux*, Paris : Dunod, 1999

Puijalon B., Trincas J., *Le droit de vieillir*, Paris : Fayard, 2000

Puijalon Veysset B., « Editorial », *Vie sociale*, 4, 2001

Mots-clefs

démographie / génération / représentation / solidarité / vieillesse